

Réduction des risques et des dommages (RdRD) liés aux conduites addictives

Mme Véronique Nahoum-Grappe*

* Anthropologue, CEM-IIAC, EHESS, 54, boulevard Raspail, F-75006 Paris. Courriel : veronique.nahoum@ehess.fr

En quoi l'évolution de la société moderne influe-t-elle sur les phénomènes d'addictions et leurs traitements ?

Résumé

L'ethnologie de terrain et l'anthropologie (des mondes contemporains) ne produisent pas de généralités comme la philosophie par exemple, ou la morale. Leur méthodologie, descriptive et comparative, permet néanmoins de proposer des hypothèses, à vérifier. Pour notre question ici, celle d'un lien entre un ensemble de conduites appelées "addictives", au cœur desquelles les questions de toxicomanie et d'alcoolisme ont pris une place centrale dans les débats collectifs et les œuvres de fiction, et "la société" présente, notre "époque" historique spécifique. Un constat et deux hypothèses sont ici proposés : premièrement, il semblerait que le champ des addictions perçues et nommées comme telles tend à s'accroître et à se diversifier ; ses objets, ses gestes et ses "substances" se transforment de la technologie d'époque (écrans) et aussi parfois en fonction du changement de sens collectif de certaines pratiques (comme la sexualité plurielle et débridée, perçue comme addiction et non comme transgression). Dans les œuvres de fiction de grande consommation culturelle, la figure du drogué ou de l'alcoolique est récurrente et constitue un stéréotype culturel contemporain, un modèle d'inconduite au sens de Devereux, condamné mais formaté et dessiné en possible négatif, en manière de (mal)faire. Première hypothèse : une société qui promeut comme modèle collectif la construction individuelle de soi aura tendance à ériger en "enfer d'époque" ce qui précisément massacre cette construction de soi et de son propre avenir : les conduites d'addiction qui tendent à détruire non seulement la vie quotidienne, mais aussi toute ligne biographique ascendante. Les conduites addictives seront l'objet d'un investissement culturel et sanitaire négatif intense. Deuxième hypothèse, l'âge de la vie particulièrement en danger, c'est celui de la "jeunesse" où se joue l'avenir du sujet, d'où aussi ici une hantise particulière parentale et sociale autour des conduites de risque de la jeunesse et de la menace que font peser les addictions sur la santé, l'avenir, la morale et la pensée même du "jeune". Ces investissements, cette hantise sont à prendre en compte pour mieux déjouer les risques de faux-sens sur les conduites et les personnes réelles.

Mots-clés

Addiction – Culture – Époque – Jeune – Image – Écran.

À l'initiative de la Fédération Française d'Addictologie,
7-8 avril 2016, Paris.

Summary

Does the evolution of modern society have an impact on addictions and their treatments?

Modern-day field ethnology and anthropology do not produce generalities such as philosophy or ethics. However, their descriptive and comparative methodologies generate hypotheses that can then be verified. Drug addictions and alcoholism currently hold a central place within societal debates and fictional works. To answer the question whether there is a direct societal link, the relationships between "addictive" behaviours and current "society" within our specific historical "era" are examined. An observation and two hypotheses are then presented. First, it would seem that the scope of perceived and so-called addictions is progressively growing and diversifying. Its objects, gestures, and "substances" transform along with current technologies (screens). Sometimes variable social meaning is given to certain practices such as multiple and unbridled sexuality, perceived as an addiction and not a transgression. In works of popular fiction, there is a recurring figure of the drug user or the alcoholic who represents a contemporary cultural stereotype, a model of misconduct according to Devereux. He is condemned but formatted and possibly designated as a negative figure regarding (wrong) doing. First hypothesis: a society that promotes a collective model of individual construction will tend to exemplify as a "contemporary inferno" anything that destroys self-construction and self-determination. These include addictive conducts that tend to destroy not only daily life, but also any line of biographical ascendancy. Addictive behaviours are the object of intense negative cultural and health investments. Second hypothesis: the stage of life particularly at risk is the "young" age where the future is still being determined. Hence there exists a particular parental and societal preoccupation concerning risky conduct in young people and the threat that addictions pose to their health, future, ethics and reflections. These investments and preoccupations must be taken into account to decrease the risk of false interpretations of genuine behaviours in real individuals.

Key words

Addiction – Culture – Era – Youth – Image – Screen.

1. Définitions

Pour l'ethnologue, les conduites addictives se définissent en fonction de deux paramètres hétérogènes.

a) Le premier concerne le rapport au temps : l'éventuelle dangerosité du court terme de la scène de prise de psychotropes (une nuit/trois jours) ne doit pas être confondue avec celle du moyen terme de la trajectoire de dépendance – quelques années (voire quelques décennies pour l'alcoolisme). Dans le premier cas, les risques et dommages contre soi-même et autrui, plus ou moins graves de désordres et d'accidents, sont spécifiques, d'ordre événementiel et inscrits dans une situation circonstanciée. Les mesures de prévention éventuelle doivent être pensées de façon bien ciblée. Dans le second cas, les dommages contre soi-même et autrui s'inscrivent dans le moyen terme d'une trajectoire biographique intime et sociale, dont les mécanismes étiologiques sont à déceler, physiologiques précis, épigénétiques, psychologiques, traumatiques.

b) Le second paramètre est celui de la frontière de la légalité : les formes d'addiction aux psychotropes licites (comme l'alcool ou le tabac dans notre pays) peuvent être pratiquées dans des conditions économiques, culturelles, sociales, sanitaires ouvertes et observables pour les sciences sociales, extrêmement différentes de celles qui concernent les psychotropes illicites. Ces dernières sont marquées par ce cadre de l'illégalité : la clandestinité produit un accroissement mécanique des prises de risque dans l'obtention et la consommation des produits, susceptibles d'être criminalisées, et empêche les conditions correctes de leur observation ethnologique. Le statut des images sociales et culturelles de ces deux domaines de pratiques est différencié : la figure culturelle "du drogué" n'a rien à voir avec celle de "l'alcoolique", ce qui touche tout l'imaginaire de la prévention.

2. Des clichés et stéréotypes

Pour l'ethnologue, le premier obstacle au travail de description des conduites addictives est la prégnance des clichés et stéréotypes dans une société où la technologie de la production d'images a exceptionnellement envahi les espaces publics et privés dans tous les milieux sociaux.

Il faut donc les expliciter : l'illicéité de certaines substances psychotropes produit une criminalisation des

conduites économiques de leurs consommateurs (on ne parle pas ici des mafias), elle-même surreprésentée dans les œuvres culturelles de grandes consommations collectives, comme des films et séries policières occidentalisées : la figure du "drogué" est aussi stéréotypée depuis les années 1970 que celle de l'alcoolique. Elle dessine une personne plutôt jeune, détériorée moralement, "prête à tout" pour un peu de sa "drogue". Quand il s'agit d'une fille, la prostitution vient s'inscrire dans (et achever de détruire) son destin : de cause, la toxicomanie devient aussi effet. Lorsqu'il s'agit d'un garçon, elle le pousse dans un parcours codé de déchéance entre prison, décès prématuré, ou clochardisation toujours pensée comme alcoolisée... L'image sociale de l'alcoolique est celle d'un homme plus adulte – le jeune *bindge drinker* étant perçu comme un toxicomane de l'alcool épisodique et festif –, un "vieux" dont la déchéance morale, sociale et physique est moins marquée par l'ombre d'une criminalité potentielle. Cette négativité extrême pesant sur l'image du consommateur de psychotropes illicites est sans doute un paramètre important de prévention par la peur, mais il constitue non seulement un modèle de criminalité codifié, et donc reproductible, mais il est aussi obliquement valorisé en tant que figure de rebelle "d'époque", souvent artiste, qui s'autodétruit contre "la société" (cf. point 6).

Toutes ces images imprègnent non seulement les acteurs eux-mêmes – qui savent à qui et à quoi ressembler – mais aussi ceux qui ont pour tâche d'élaborer une prévention et un soin. Sans compter la dimension politique qui intervient dès que sont en jeu les peurs et hantises collectives.

3. Une inconduite majeure

Or notre société contemporaine occidentale "d'individualisme démocratique" valorise (en principe) la promotion de soi au cours d'une trajectoire de vie construite de façon autonome et responsable par le sujet, en fonction de ses talents, de son mérite, de sa force de travail et non plus de son seul héritage de caste ou même seulement économique (notion classique en sociologie et philosophie politique depuis Alexis de Tocqueville dont les deux livres fondateurs *La Démocratie en Amérique* et *L'Ancien régime et la Révolution* furent publiés en 1835 et 1840 : dans une société où l'égalité comme dogme et droit est instituée, l'inégalité de fait des conditions économiques oblige chacun à construire une mobilité

sociale ascendante, maintenant non seulement possible mais de plus en plus nécessaire : la carrière dont chacun est en principe responsable vient couronner ou pallier l'héritage potentiel qui ne suffit plus...).

Par conséquent, le sabotage de ce travail de construction de soi, qui est notre définition collective culturelle "non savante" des conduites addictives, apparaît comme une forme majeure de dysfonctionnement individuel dans une société qui définit comme l'une de ses valeurs centrales la liberté d'avoir à "construire sa vie propre".

Ce type de valeurs collectives portant l'emphase sur la carrière individuelle comme but fabrique par la même la promotion des conduites d'addiction comme modèle d'inconduite majeure, conduites qui sont imaginées comme mettant en péril les trajectoires de vie, les carrières à venir, surtout au moment crucial de l'adolescence et du travail scolaire.

Ainsi, si l'une des hantises premières de la parentalité contemporaine concerne les études des enfants, ce moyen "d'arriver" socialement, cette clé de toute carrière ascendante, leur peur majeure concernera logiquement tout ce qui peut les saboter. Les images sociales négatives du "drogué" viennent redoubler l'effet des alertes de la prévention sanitaire scientifique sur les dégâts des abus de substances pour cristalliser autour des éventuelles addictions juvéniles un système de croyance que la panique rend convainquant. Par exemple, la panique de la parentalité va se focaliser sur la sortie festive juvénile, source effective de désordres possibles, en contractant comme centre focal de la peur les deux dimensions temporelles des addictions citées en 1.a) : le court terme de l'ivresse psychotrope et le moyen terme des conduites de dépendance. Pour les parents insomniaques, chacune des nuits de sortie de leurs enfants grandissant est un abîme.

4. Des conduites de vertiges

Un constat : il semblerait qu'il existe fort peu de groupes culturels, même non occidentaux, qui n'aient mis au point des techniques du corps pour accéder à des états modifiés de conscience lors d'occasions codifiées par le groupe et épisodiques ; consommations de substances diverses, techniques du corps, etc., sont attestées dans des cas de figure extrêmement hétérogènes. Mis en œuvre en général dans des rites collectifs, ils sont organisés dans des scènes où trances et transferts

d'identités (paroles resurgies des morts et/ou des dieux dans le ventre des vivants en état "second"), voyances dans le passé et l'avenir, et soin physique des maladies des vivants sont mêlés.

De même, il semblerait que la division des rythmes sociaux entre temps de travail et temps festif soit une constante dans de nombreuses situations historiques hétérogènes autour de la Méditerranée, comme aussi sur les autres continents dans les sociétés qui ont connu les mécanismes de division sociale du travail collectif à partir du néolithique. Les inventions collectives de sons et de gestes ont souvent trouvé comme outil la répétition rythmique d'une séquence musicale et dansée, ce qui produit mécaniquement un état de léger vertige, ce premier moment de l'aventure psychotrope. Il y aurait ici beaucoup de développements à effectuer, en lien aussi avec les sciences neurocognitives et éthologiques.

À mon avis, on peut faire le constat d'un enracinement anthropologique des conduites de vertiges, cette possibilité cognitive "psychotrope" d'une excitation positive ambivalente dans les jeux de glisse ; ainsi, nos manèges et toboggans enfantins et adultes, notre préférence pour la vitesse doivent aussi être inscrits dans les conduites de vertiges psychotropes. Ce qui signifie que le rêve d'une prévention absolue permettant d'"éradiquer" toute possibilité de mettre en œuvre des états psychotropes grâce à des choix législatifs abolitionnistes semble une utopie du point de vue anthropologique. En revanche, une prévention réflexive sur des formes de moindre dangerosité de ces conduites pour la santé humaine et la vie en société est souhaitable : les politiques de réduction des risques doivent être diversifiées approfondies et accentuées.

Toutes les actions de prévention sur le terrain en temps réel concernant la scène provisoire de "la fête" et de ses excès doivent être élaborées en lien avec les jeunes consommateurs eux-mêmes de façon spécifique et contextualisée. Alors que la prise en compte et en charge d'une trajectoire de vie dominée par l'oblitération et le handicap, en quoi consiste la dépendance à un produit, doit être organisée dans le long terme d'un suivi cas par cas.

5. La différence des sexes

La différence des sexes, la dissymétrie masculin/féminin, est remarquable au regard des conduites de dépendance.

Les troubles des conduites alimentaires (TCA), que l'on peut inscrire dans la famille des addictions (oblitération à long terme de la vie intérieure autour d'une dépendance au devoir de maigrir et donc à l'obsession du refus de consommation de certaines substances alimentaires comme le sucre et le gras, etc.) concernent encore majoritairement les jeunes et moins jeunes femmes. Leurs dégâts sont moins visibles socialement, car elles ne créent pas de désordre sur la place publique et ne sont pas liées à des états psychotropes théâtraux. Mais ils sont dramatiques sur le plan des trajectoires individuelles en termes sanitaire et psychologique, voire psychiatriques. Je pense par exemple que la consommation de tabac très importante chez les jeunes filles françaises avant 25 ans est liée à l'obsession de maigrir.

Si les garçons sont plus actifs au regard des autres addictions, illicites ou licites, au rang desquelles il faudrait en toute logique inscrire aussi le *craving* de l'accélération sur engin motorisé, comme dans les conséquences pénales des effets de toutes les autres addictions, alcool au premier rang, les jeunes filles et jeunes femmes se voient de plus en plus actrices dans des consommations traditionnellement masculinisées, comme les cuites nocturnes en bande. Les hausses d'infarctus du myocarde des très jeunes femmes, liées au tabac et à l'alcool, sont maintenant un fait. Les jeunes femmes sont de plus en plus concernées en face de la responsabilité du "devoir d'arriver" socialement grâce à l'accès à un métier valorisé au terme d'un parcours au cours duquel les études sont le moment pensé comme crucial. Les deux sexes sont maintenant presque à égalité en face de ce devoir de mettre en œuvre une ascension professionnelle ascendante, et le mariage ne suffit plus aux jeunes femmes comme signe et preuve "d'existence sociale". La menace la plus exacte sur ce parcours anticipé féminin n'est plus la perte de la virginité comme dans une culture traditionnelle révolue imprégnée de valeurs religieuses, mais se retrouve, comme pour les garçons, être la mise en œuvre des conduites addictives pensées dans notre culture (films, romans, faits divers, séries) comme le premier sabotage moral, social et physique, de soi par soi. Les jeunes filles, sur lesquelles pèse maintenant le poids de leur propre biographie à venir dans un accès de plus en plus libre et licite aux champs sociaux et professionnels dévolus aux hommes, se trouvent en position de s'approprier elles aussi les conduites addictives "masculines" comme signe de modernité et d'égalité. Les cuites juvéniles sont maintenant mixtes, ainsi que la prise de certains psychotropes illicites lors de certains épisodes festifs particuliers. De plus en plus,

les héroïnes de séries policières télévisées à succès se battent, tuent et boivent sec, cigare en main...

La prévention des conduites addictives doit donc être pensée aussi en fonction d'une évolution plausible spécifique des conduites d'addictions féminines, qu'il faudrait anticiper et déconstruire en termes de séduction culturelle.

6. La séduction des conduites addictives

Dernier point : la séduction esthétique et sociale des conduites d'addiction dans notre culture contemporaine. Une multitude d'images du corps exposées sur les écrans et affiches, dans les publicités, les clips et les films, les corps jeunes et beaux sont les modèles physiques et posturaux donnés à voir le plus souvent, adressés implicitement à la jeunesse comme cible, justement pendant cette période où l'adolescent se pose devant le miroir les questions de sa propre apparence "à qui ressembler ?". La question "suis-je conforme physiquement aux modèles, au style de beautés renvoyées dans cet univers d'images démultipliées ?" entraîne tout un investissement de la construction esthétique de soi, dont les enjeux identitaires seront petit à petit désinvestis en tant que tels avec l'entrée dans la vie adulte et le vieillissement. Ici intervient, à mon avis, ce fait massif et caractéristique de notre contemporanéité, cette enveloppe d'images du beau corps humain jeune autour de toute présence humaine à toutes les périodes de sa vie. Un corps mimétiquement halluciné, objet central du rêve éveillé – être comme elle, comme lui – si souvent mis en situation de s'exhiber dans des conduites de vertige excitantes, des danses, des séquences d'intensité sportives ou autres, comme de courir sur une plage, de sauter en élastique sur un abîme, etc. Si toute société affiche sur ses murs ses valeurs propres, la nôtre dessine alors des corps jeunes et beaux au centre d'un moment d'intensité extatique : courir nus sur la plage, sauter à l'élastique, etc. La rêverie éveillée, si fréquente au moment de l'adolescence, qui devrait être étudiée quand elle est déjà en elle-même une addiction invisible mais frénétique, permet l'appropriation intime de cette tapisserie enveloppante d'images sociales.

Cette esthétique sensuelle et libertaire ("aller plus loin", "au bout de l'extrême", etc.) a partie liée avec une promotion non dite des états psychotropes : le but est de ressentir à son point d'acmé le présent et la "vie",

d'éprouver à fond l'instant exceptionnel, toujours vertigineux. Dans de nombreuses bandes dessinées, destinées aux adolescents, le corps féminin toujours jeune se met en image "agonistique" dans des combats extrêmes où l'esthétique de la violence instrumentalise la "beauté" physique de ces héroïnes : l'idéologie sous-jacente est celle d'une valeur attribuée à l'extase physique en acte. Tout un érotisme non sexuel enveloppe la présence physique du corps jeune sur nos écrans, dont la traduction scénique sont les figures du vertige que sont les expériences psychotropes. L'esthétique du vertige qui enveloppe ces images de corps jeunes et beaux baigne le rêve collectif puissant d'une société contemporaine où les écrans multiplient et dessinent les identités "de rêve".

Conclusion

Si les commentaires écrits autorisés, pédagogiques et sanitaires condamnent les conduites addictives, les images culturelles du corps et de nombreux textes littéraires et artistiques en valorisent l'esthétique spécifique avec intensité.

Une esthétique dont la séduction est secrètement politique : si les phrases écrites dans les livres, la presse ou prononcées dans les débats défendent le plus souvent les morales sanitaires et le sérieux responsable de soi d'un point de vue adulte – ne pas sombrer dans les addictions pour sauver sa santé et sa vie à venir –, les images du corps vont dans le sens inverse d'une puissante séduction d'une morale sans phrases, mais contenue dans des mots comme cet adjectif "extrême", morale qui valorise des conduites de vertige toujours fichées dans le présent intense contre un avenir gris. À mon avis, il y a là une incitation non pensée à la recherche d'états de conscience modifiés. De nombreux textes, littéraires, artistiques, des paroles de chansons, viennent offrir leur version du "sens de la vie", alors situé dans l'aventure du beau corps toujours jeune, en pleine action de "vivre intensément". Avec ces performances diverses, non forcément sexuelles, qui recherchent ce moment de la "petite mort", quand on saute dans l'abîme, cette preuve par l'annulation de la conscience normale (plate et morne) dans un point blanc de supposée jouissance du présent, contre la lourde mort du vieillissement. Ceci est très bien exprimé, par exemple à la fin des années 1970, dans l'opéra rock culte *Starmania*, dont le succès fut mondial (1978, Luc Plamondon et Michel Berger) : les paroles de la chanson "Quand on descend en

ville", "*nous, tout ce qu'on veut c'est de vivre avant d'être vieux... qu'est-ce qu'on fait ce soir ?*" expriment à la fois le choix du présent "ce soir", le vertige des excès, y compris transgressifs, comme preuve de la "vraie vie" contre "la société", pensée comme étant celle des vieux, plein de graisse et d'argent, moches et avilis, etc.

Si les produits psychotropes sont en général unanimement condamnés dans notre culture, les états psychotropes y sont pourtant en même temps exaltés et promus dans les images comme l'une des premières grandes réponses collectives à la question "qu'est-ce que vivre vraiment ?". Les conduites d'addiction ponctuelles sont inscrites au programme imaginaire "obligé" des fêtes contemporaines, au nom de cette morale de l'intensité dont la séduction est en partie esthétique et en partie liée à cette croyance contemporaine que la "vraie vie" a à voir avec les vertiges physiques de la conscience de soi.

Les nuits festives de la jeunesse sont alors le moment crucial de coupure d'avec le monde de leur enfance et avec la présence "dans leurs têtes" des parents. Leurs nuits blanches sont le lit de toutes les conduites d'excès (vitesse, décibels, alcool, etc.), dans des formes festives qui se réinventent sans cesse en fonction aussi des technologiques possibles (la sono). Chaque société invente la forme festive qui lui ressemble, et peut-être qu'elle mérite.

Pour l'anthropologue, il est peu probable que l'on puisse évacuer l'alcool et les autres substances de ces séquences particulières hors de l'espace festif, pas plus que la danse et le rire, mais il est possible de travailler à enrichir le programme de la fête afin de freiner les consommations de substances, car c'est quand la fête est secrètement ratée qu'il ne reste plus que l'excès d'alcool ou autre psychotrope comme programme de base... ■

V. Nahoum-Grappe

En quoi l'évolution de la société moderne influe-t-elle sur les phénomènes d'addictions et leurs traitements ?

In : Audition publique à l'initiative de la FFA "Réduction des risques et des dommages liés aux conduites addictives", 7-8 avril 2016, Paris.

Alcoologie et Addictologie. 2017 ; 39 (4) : 405-409